Écouter, lire

Dominique RABATÉ

Professeur de littérature contemporaine à l'Université Paris Cité

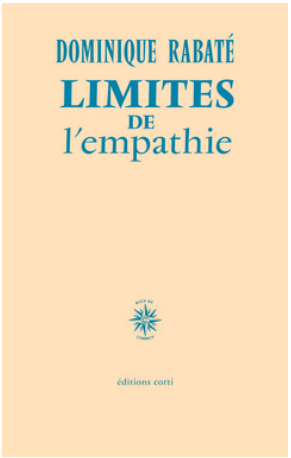
Et si la pudeur, la retenue et les silences des personnes, qui transpercent les Podcasts des Cahiers Personne.s et se font entendre dans le style le plus souvent indirect des récits tirés de ces rencontres, nous permettaient de saisir davantage de leur singularité que les plaintes et les récriminations ? C'est la réflexion à laquelle nous invite Dominique Rabaté.

Dans cet article, vous découvrirez :

- Comment les récits et les podcasts de personnes presque anonymes nous invitent à transformer notre regard sur les autres et nourrissent notre intersubjectivité.
- Comment la pudeur et la retenue accompagnent l'expression de la douleur et le récit des épreuves traversées.
- Ce qui distingue les récits et les podcasts des Cahiers Personne.s des approches narratives habituelles en sciences sociales.

Dans *Le Roman et le sens de la vie*, je me suis interrogé sur ce que pouvait dire "avoir une vie à soi". Dans *Limites de l'empathie*, je me demande jusqu'où on peut se mettre à la place d'autrui. Ces deux questions sont aussi, je crois, au centre de ce que cherchent les *Cahiers Personne.s*





Un Article PERSONNE.S
Le média qui écoute

ISSN 3098-6540

Commencer simplement par tendre l'oreille, prendre le temps d'écouter, le temps de la rencontre, dans un foyer d'accueil, à la terrasse d'un café, dans un centre d'hébergement. Sans protocole ni questionnaire, sans idée préconçue, ni objectif implicite. Se rendre disponible à la parole d'autrui, à la possibilité d'une parole.

L'expérience à laquelle nous invitent les *Cahiers Personne.s* redouble celle qui nous permet de lire ces témoignages, mais le mot est peut-être trop fort, ces récits, ces paroles. De les entendre aussi grâce aux podcasts. De prendre chez nous un peu de ce même temps, de l'arrêter pour écouter des bribes de vies, des récits de combat souvent, de violences dites à demi-mots, de galères et de survie, d'espoirs, de chutes et de remontées, de rechutes et de persévérance.

Rien de démonstratif dans ce rappel de la fonction première de l'intersubjectivité : la disponibilité à entendre, à être là, à côtoyer ceux et celles que nous ignorons trop volontiers. Leur laisser le temps de se dire, de chercher leurs mots, pour dire la dureté du monde, de leurs mondes. Faire face à une personne, c'est accepter et reconnaître un nom dans sa singularité. Le plus souvent, simplement, c'est juste un prénom, mais cela suffit amplement à individualiser. Inutile ici d'avoir un état civil complet, nous ne sommes ni au commissariat ni au tribunal ou dans quelque administration. Korri est l'un des seuls à préférer un pseudonyme, mais la singularité de son trajet, la réinvention de son nom nous en disent déjà beaucoup sur son désir de prendre la tangente.

Dans ces récits, on pourrait s'attendre à plus de plaintes, à des récriminations contre des familles abusives, des conjoints violents, des blessures du corps (avortements, excisions), des conditions d'existence d'une grande dureté. Sandra est celle qui verbalise le plus sa colère, à laquelle elle ne sait trop quel débouché politique trouver.

Les récits restent en sourdine, si je puis dire : la voix ne s'égosille pas, ne crie pas, ne surjoue pas la révolte. Malcom nous donne une lucide leçon de vie dans la rue, des conseils de prudence, de solitude, mais sans jamais forcer sur le pathétique. Il parle pourtant de sa « *descente aux enfers* ». Il dit avec calme de son existence de SDF sans papier ni carte vitale : « *c'est pas une vie* ». Isabelle affirme n'avoir « *aucun regret* », même si elle corrige aussitôt et avoue que, si, peut-être, elle regrette de ne pas avoir d'enfant, mais c'est pour se reprendre aussitôt et se perdre dans une touchante dénégation où on sent qu'elle ne veut pas s'apitoyer sur elle-même, quand elle rajoute : « *je n'en ai aucun, non* ».

Stéphane parle de son combat mais il note aussi bien, avec un brin de fierté : « *je ne vais pas étaler mes problèmes à quelqu'un* ». Il ajoute plus loin, dans une phrase étonnante de complexité et de tournures impersonnelles : « *il faut avoir la force de ne pas avoir honte de dire que nous avons des ressentiments* » et ne dit que par litote sa douleur et son deuil de ses deux parents.

Dans cette retenue, dans cet usage frappant de l'euphémisation des conditions d'existence si dures, j'entends la tenue de ces récits, leur manière de faire non pas contre mauvaise fortune bon cœur, mais de ne pas lâcher la rampe, de tenir bon, de regarder l'avenir et de se promettre de ne pas rechuter. D'être une personne qui peut répondre de son sort, qui peut trouver aussi les ressources d'être là pour ses proches comme Malcom et ses deux enfants ou Amandine qui a choisi de rester en France pour eux.

Parfois les mots achoppent sur trop d'émotion, sur trop de douleur. Écouter, c'est aussi ne pas vouloir forcer ces silences. Les *Cahiers Personne.s* nous les font aussi sentir. Là où il faut respecter les épreuves personnelles dont il faut savoir se relever pour continuer. Respecter le secret qui est la condition pour pouvoir être un individu.

Cette pudeur nécessaire informe aussi les courts récits de ces rencontres. Ils capturent une atmosphère, sans vouloir tout dire. Les paroles sont parfois retranscrites, et certains de ces textes renvoient aux podcasts où l'on entend les voix sans médiation. Souvent c'est le style indirect qui prend en charge le dire. Le récit bref décante un échange, tente de saisir les traits distinctifs d'une parole. Ce ne sont pas des portraits de ceux et celles dont nous avons le prénom. Aucune photo ne les accompagne, préservant leur intimité. L'objectif n'est pas de faire de la sociologie narrative, cette branche particulière des sciences sociales qui s'intéresse aux récits de vie ordinaires, en reproduisant au plus près leurs discours.

Il s'agit plutôt de faire exister brièvement une personne, un ton, une façon de se raconter plus ou moins construite. D'en retenir une couleur, une ambiance, et de donner à ces silhouettes un mode de présence qui est attesté par ce qui a touché l'interlocuteur, par ce qu'il en garde dans la trace de l'écrit où cette rencontre se fixe et se prolonge.



Les "petites abeilles rieuses" d'Amandine, qui dessinent pendent notre rencontre.

Les Cahiers PERSONNES
Le média qui écoute

Les préjugés hurlent, écoutons plus fort

Plaçons la reconnaissance et le respect dus à chaque personne au cœur de la vie publique.

Questionnons le « système » : nos organisations sociales, politiques et économiques ainsi que nos préjugés.

www.cahiers-personnes.fr